

## *Six années avec le Maestro\**

Dominique Delouche\*\*

### RÉSUMÉ

Dominique Delouche retrace sa première rencontre avec Fellini à la Mostra de Venise en 1954, ses six ans de collaboration avec le Maestro, dont il fut l'assistant, et leurs retrouvailles affectueuses à la fin de la vie de Fellini.

### ABSTRACT

Dominique Delouche recounts his first meeting with Fellini during the Venice Mostra in 1954, then his six years collaboration as an assistant director, finally his affectionate reunion with him at the end of the life of the Maestro.

---

\* Extraits du livre de D. DELOUCHE, *Federico Fellini. Six années avec le Maestro*, Hellenvilliers, La Tour verte, 2019. Nous remercions chaleureusement l'auteur et son éditeur de nous avoir permis de reproduire ces pages.

\*\* Cinéaste, écrivain ; assistant de Federico Fellini de 1954 à 1960.

Été-automne 1954

CARISSIMO PERDONA LUNGO SILENZIO MA ATTENDEVO PER RISPONDERTI AVERE LA NOTIZIA CHE DESIDERAVI STOP HO COMINCIATO IL FILM DA 15 GIORNI E TI INVITO A VENIRE A ROMA LUNDEDI 23 STOP TI ASPETTO E APPENA ARRIVATO A ROMA TELEFONAMI A CASA DOPO LE 9 DI SERA ECCOTI IL MIO NUMERO DI TELEFONO 867728 TI ABBRACCIO E TI ASPETTO CON GIOIA FEDERICO FELLINI ROMA 15:05:1955<sup>1</sup>

Ainsi commence le récit que j'ai fait de ma première expérience fellinienne sous le titre *Journal d'un bidoniste*. Ce télégramme, cette invitation inouïe à venir l'« assister » (en vérité, je ne trouve toujours pas le terme pour qualifier le rôle qu'il attendait de moi), a été le départ d'une parenthèse magique de six années dans ma vie, les années felliniennes.

Mais à vrai dire, tout avait commencé six mois plus tôt. J'avais vingt-trois ans en cet été 1954, j'effectuais mon service militaire et, assoiffé de cinéma, j'avais décidé de passer mon congé de l'armée à la Mostra de Venise, tout simplement pour voir des films, beaucoup de films, c'était ma fringale d'alors.

Cette cinéphilie était récente. Elle m'avait été inculquée, avec d'autres valeurs, par Henri Agel, mon professeur en classe préparatoire de l'IDHEC<sup>2</sup>. Henri et Geneviève Agel étaient un peu pour nous – je veux parler d'Alain Cavalier, Philippe Colin, Louis Malle, Robert Mazoyer, mes condisciples – ce qu'avaient été Jacques et Raïssa Maritain pour l'avant-guerre, un fanal spirituel.

J'avais tenté le cinéma au sortir des « bachots », plus par élimination que par vocation. Mes vrais désirs me portaient vers la musique, le chant classique, la décoration théâtrale, la comédie, tous ces arts de la rêverie que je pratiquais avec le talent des adolescents prodiges qui font le ravissement de la famille et des proches. Une primo-infection pulmonaire à l'âge de douze ans, due aux sévérités de la guerre, avait favorisé cette tendance proustienne à la vie horizontale.

---

<sup>1</sup> Très cher pardonne long silence mais j'attendais pour te répondre d'avoir la nouvelle que tu désirais stop ai commencé le film depuis 15 jours et je t'invite à venir à Rome lundi 23. T'attends et à peine arrivé à Rome téléphone-moi à la maison après 9 heures du soir voici mon numéro de téléphone 867728 t'embrasse et t'attends avec joie Federico Fellini.

<sup>2</sup> Institut des hautes études cinématographiques, préfiguration de la FÉMIS.

Les repos forcés et l'éloignement de tout professeur et de tout camarade jusqu'au bac (je suivais un lycée par correspondance), ressentis d'abord comme une frustration, me furent ensuite très suaves, me laissant de grands loisirs pour la lecture, la musique et le dessin. Je ressentis bientôt que ce vagabondage artistique me menait tout droit au dilettantisme. Il fallait trancher. Je choisis le cinéma en supposant vaguement que cet art de synthèse me permettrait peut-être un jour de retrouver mes pinceaux et les touches de mon piano. C'est ce qui arriva effectivement beaucoup plus tard.

Henri Agel compensait à lui seul tous les maîtres qui m'avaient manqué dans mes études secondaires en solitaire. Dans sa classe il nous parlait de Lautréamont, de Reverdy, de Murnau, de Jean Vigo, personnages totalement inconnus de moi ; et aussi... de Jésus-Christ. Ma peau d'adolescent me quittait comme des écailles.

À Venise, je n'avais bien sûr aucune accréditation, mais un mélange d'audace et d'ingénuité m'avait procuré le filon pour assister à toutes les projections, soit trois ou quatre films par jour : le rêve. Un soir donc, on projette *La strada*. Je ne savais presque rien de Federico Fellini et je m'installe dans les premiers rangs de l'immense salle, là où ne vont que les « enragés ». Dès les premières minutes, je suis happé avec Gelsomina et Zampanò sur cette route au courant irrésistible, le souffle coupé sur cette *strada*, cette route où Zampanò enlève Gelsomina, dans un nuage de poussière. Je sentais bien qu'il se passait quelque chose derrière moi, mais je refusais de me laisser gêner par les cris, une sorte de bagarre, et pendant tout le dernier quart d'heure un sifflement continu, aussi faible que lugubre, comme dans les rêves où l'on peut entendre des bruits de la réalité.

Quand les lumières se rallument, je m'aperçois que la salle s'est à moitié vidée, c'est une débâcle. Je redescends sur terre, chancelant : est-il possible que les spectateurs n'aient pas partagé, au moins en partie, mon bouleversement ? C'est alors que me vient une idée qui a posteriori pourrait passer pour « la bonne idée », celle où le calcul rejoint la providence. Mais non, j'ai seulement pensé : « Il doit y avoir quelque part un monsieur Fellini très malheureux. Qu'il sache au moins que quelqu'un l'a compris. »

Je m'enquiers de sa présence. Dans le tumulte et la confusion, on m'indique « par là », c'est-à-dire vers la sortie. C'est seulement sur le trottoir qui mène du Palazzo à l'hôtel Excelsior que j'aperçois au loin ce spectacle : Giulietta Masina avançant dans sa robe de mousseline blanche dans le style « poupée de lit matrimonial » qu'elle arborait volontiers à

l'époque. Je la rejoins et lui demande en français :

– Où est monsieur Fellini ?

Le rimmel lui coule des yeux en longues traînées sur son maquillage. Pour ne pas tacher de ses larmes sa robe de ballerine, elle marche penchée en avant. C'est une chose que je l'ai vue faire plus tard dans les tournages de scènes de pleurs à répétition, de jeter, on pourrait dire de cracher ses larmes par terre d'un battement de cils très professionnel, pour ne gâcher ni maquillage ni vêtement.

Incapable de parler, elle m'indique d'un geste quelqu'un à dix pas devant elle. Stature éléphantinesque que le smoking ne rend pas moins empruntée, la démarche lourde, la tête dans les épaules, c'est lui.

Nouvel abordage :

– Parlez-vous le français ?

– Non, me répond Fellini d'un ton rude.

Je n'allais pas m'arrêter là. En quelques mots, je lui dis mon éblouissement. Il m'a compris et se contente d'un « ah ! » qui, à la réflexion, n'était ni exclamatif ni interrogatif. Peut-être comme l'expression d'une caresse inattendue dans la douleur. Que pouvais-je ajouter ? Je laissai le couple s'éloigner, me trouvant, moi aussi, bien bête. Ils offraient l'image de l'absolue dérélition : des malpropres, Adam et Ève chassés du Paradis dans la fresque de Masaccio du Carmine à Florence.

Cet épisode, j'ai su plus tard que Federico l'a raconté avec des broderies de sa façon : il aurait été tellement ahuri de mon apparition nocturne sur ce trottoir du Lido qu'il se serait cogné contre un réverbère !

Le lendemain, je le retrouve par hasard dans la foule des festivaliers. Nos regards se croisent. Un sourire m'invite à me rapprocher. Échange de paroles où une certaine banalité nous est comme un nuage protecteur. Ne pas dissiper cet étonnement mutuel et inexplicable ; rester dans l'impondérable où ma vénération répond à sa sympathie. Un intense courant magnétique circule, qui me fait penser : « Une porte s'est ouverte pour moi. Engouffrons-nous. J'ai trouvé un Maître. »

Un maître dans le sens de la Renaissance chez qui le disciple devait trouver une tutelle, un adoubement.

Oui, c'est une sorte d'aliénation qui s'est emparée de moi en quelques jours, douce et féconde aliénation qui a duré six ans.

Je savais ce que je trouverais en lui, mais pas du tout ce qu'il cherchait en moi.

De retour à Paris, j'envoie à Rome plusieurs lettres qui restent sans réponse. Et puis :

« Rome, 15 novembre 1954

Federico Fellini

via Lutezia, 5

Dominichino,

Je viens à Paris présenter *La Strada*. Bien sûr je veux te voir.

Je serai à l'hôtel Raphaël à partir du 2 décembre.

J'attends de te revoir et je t'embrasse.

Ton Federico. »

[...]

Nous avons terminé une série de quinze nuits consécutives, sans récupération hormis les dimanches que Fefé consacre au montage. Conscients de sortir d'un tunnel, nous ne nous précipitons pas pour autant vers un repos réparateur. Comme pour prolonger une certaine griserie de l'exténuation, à cinq heures du matin, c'est encore une fois l'heure magique. Nous roulons lentement dans les rues de Rome. Piazza del Popolo, nous rencontrons Moraldo (l'assistant) et Massimo (chef électro). On n'entend que le bruit de la cascade. C'est l'heure où les fontaines de Rome mêlent leur tintement à celui des cloches. Nous restons silencieux, rompus mais encore attentifs à la beauté de l'instant.

[...]

Federico ne prend pas la route du centre, il s'éloigne vers la mer comme chaque fois qu'il veut reprendre souffle. Nous filons à toute vitesse entre les pins de la route d'Ostie.

– J'ai déjà un autre film en tête. Mais je ne sais pas si je serai à la hauteur. Il faudrait beaucoup de silence, une sorte de jeûne personnel. C'est l'histoire d'une petite sœur qui vit dans un couvent isolé avec trois sœurs. Je tiens déjà une très belle scène. C'est le miracle de la neige. Ces quatre sœurs sont bloquées par la neige dans leur couvent-forteresse, sans vivres, tout l'hiver. Quand le printemps arrive enfin, les gens du village montent en courant pour retirer les cadavres. En s'approchant de la fenêtre, ils entendent chanter. Elles sont vivantes toutes les quatre. La fin : le Vatican ouvre un procès en béatification. On fait venir la petite sœur à Rome. Nous la voyons, minuscule, dans Saint-Pierre, écrasée par la majesté

du décor. Au bout de quelques jours, elle pâlit, maigrit... et meurt.

C'est la mer. Nous marchons sur le sable. Fellini chuchote et le vent en emporte sa part vers le large. Au-delà, le ciel est d'émeraude.

[...]

De passage à Rome en septembre 1991, j'éprouve le désir filial de saluer mon Maître. Plutôt que chez lui, il me reçoit dans son triste bureau du Corso d'Italia. Il me dit incidemment que Giulietta regrette de ne pas me recevoir, elle n'était pas libre... Ce que j'aurais dû comprendre, c'est qu'ils étaient malades tous les deux. Elle, minée par le cancer, évite ceux qui comme moi ne l'ont pas vue depuis longtemps, constamment enturbannée pour dissimuler ses pauvres cheveux décimés par la chimiothérapie.

Lui, c'est le cœur. Des accidents cardio-vasculaires répétés et des pontages ont alerté les sociétés d'assurances qui ne veulent plus le couvrir sur un tournage. C'est ce qui explique qu'il tourne des spots publicitaires pour la télévision comme celui pour les produits lactés « bevette più latte » que toute l'Italie chanta sur ses cinq notes allègres. Ces mini-films tournés en une semaine peuvent être risqués sans les Assurances à la différence des six mois d'un long métrage.

Tout ça, il faut le deviner à travers ses propos lugubres. Il se sent abandonné. Il maudit l'Italie, son terrorisme, sa « barbarie », son cinéma vendu à la télévision...

« Rome, 12 octobre 1992  
via Margutta, 110

Cher Dominique,

Je te remercie pour ta lettre affectueuse et je te renvoie les mêmes sentiments de sympathie et d'amitié.

Excuse-moi de t'écrire à la machine mais j'ai maintenant une écriture qui rend les gens enragés.

Je t'ai cherché au téléphone mais sans succès. Alors, je t'attends à Rome et crois-le, ce sera un vrai plaisir de te revoir, cher Dominique.

Avertis-moi quand même par un coup de téléphone de ton arrivée au 67 80850. Viens vite, ami très cher. Je t'embrasse, je te saute au cou.

Ton Federico. »

Cette lettre est suivie d'un appel au téléphone :

– Tu viens, n'est-ce pas ? Je t'attends. Téléphone en arrivant.

Ni une ni deux, je comprends bien qu'il s'agit d'un adieu.

Il me donne rendez-vous au café Canova, le fief de nos bidonistes de 1955.

Il est là, attablé à un guéridon, sur le trottoir, dépouillant son courrier, offert en spectacle à tout Rome dont il est devenu une sorte de monument historique familial.

Je trouve un homme apaisé qu'ont quitté toutes les rancœurs qui l'habitaient deux ans plus tôt.

– On m'empêche de tourner des films. Mais moi, sorti du monde de la fiction, je me sens dans le vide. Je n'ai plus de raison de vivre.

Mais c'était l'acceptation après la révolte. Il secrétait une infinie douceur, cette antique sagesse de Romain, celle d'un Sénèque devant la mort.

Il y avait beaucoup de silences dans nos échanges, lourds d'une affection un peu contusionnée.

Dans le restaurant où il m'emmène déjeuner, c'est dimanche, les conversations s'arrêtent à son apparition, un peu comme si ces dîneurs s'étaient levés, moralement. Nul doute qu'ici, dans sa ville, Fellini ne soit déjà panthéonisé.

Fefé, cette fois encore, excuse Giulietta de ne pas s'être jointe à nous.

En réalité, leur secret c'était qu'ils s'épiaient mutuellement, avec l'angoisse d'un très vieil amour, pour deviner qui des deux mourrait en premier. Giulietta lutta de toutes ses forces pour que ce chagrin, ce ne soit pas lui qui l'ait.